

Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT*

DES ATTALIDES À ROME. PERSPECTIVES SUR PERGAME**

À propos de : F. COARELLI, *Pergamo e il Re. Forma e funzioni di una capitale ellenistica*. -
Pise-Rome : Fabrizio Serra, 2016. -304 p. : cartes, plans, bibliogr., index. - (Studi
Ellenistici, supplementi ; 3). - ISBN : 978.88.6227.819.5.

Le regain d'intérêt pour Pergame n'a cessé de se manifester, ces dernières années, par des livres, des expositions et des articles. Tout dernièrement encore l'exposition organisée en 2011 au Pergamon Museum de Berlin en témoigne, donnant un panorama (c'est le sous-titre du catalogue¹) de la cité et des recherches, qui depuis plus d'un siècle, sont illustrées dans la monumentale publication du site (*AvP* et cf. *PF*²).

Plus qu'un « panorama », le livre de Filippo Coarelli est un ensemble de points de vue convergents, mais, par l'acuité de son argumentation, il finit par embrasser le champ entier de la vision et, après l'avoir lu, il sera sans doute difficile de considérer avec les mêmes yeux qu'auparavant les fonctions, rapportées à la βασιλεία qui les éclaire, et à la πόλις qui les assume, d'une grande capitale hellénistique comme Pergame. Le titre de l'ouvrage, en effet, tout en répondant aux intentions de l'exposé, est loin de rendre compte de la richesse des questions

* Directrice de recherche émérite au CNRS ; fhpm@inwind.it

** Les paragraphes de cet article suivent les titres des chapitres du livre de F. Coarelli.

1. R. GRÜSSINGER, V. KÄSTNER, A. SCHOLL éd.s., *Pergamon. Panorama der antiken Metropole. Begleitbuch zur Ausstellung*, Antikensammlung Staatliche Museen zu Berlin, Berlin 2011, abrégé par la suite *Pergamon Panorama*.
2. *Altortümer von Pergamon ; Pergamenische Forschungen*.

abordées et des débats affrontés : d'ordre topographique ou architectural, épigraphique ou historique, religieux ou artistique. Aucun des domaines que la critique ancienne ou plus récente a abordés, résolus, cru résoudre ou laissés ouverts n'échappe à cette enquête.

En dépit d'une splendide floraison, trop souvent les travaux sur Pergame ont souffert du cloisonnement des disciplines et des compétences (archéologie, épigraphie, numismatique, histoire de l'art, etc.), et ont oublié de considérer tout ce que la vie et l'organisation de la cité à l'époque romaine pouvaient nous apprendre sur la vie et l'organisation de la πόλις et du royaume hellénistiques. Or, c'est avec la vision de l'unité du monde hellénique (fût-il aussi sous l'empire de Rome) que L. Robert put réaliser une extraordinaire synthèse historique sur la grécité d'Asie Mineure. De même, c'est avec la vision des nécessaires continuités de l'histoire et du temps long, comme l'est celui d'une cité, que F. Coarelli entend aborder les principaux problèmes liés aux fonctions de Pergame, capitale d'un royaume hellénistique.

CULTES ATTALIDES ET CULTES IMPÉRIAUX

L'a. commence par un examen des trois néocories obtenues par Pergame sous l'Empire et, procédant à rebours, remonte des sanctuaires en relation avec l'organisation du culte impérial à ceux qui étaient impliqués dans le culte dynastique des Attalides. L'analyse des documents numismatiques (notamment les médaillons de la visite de Caracalla à Pergame en 214) se révèle capitale pour l'identification des trois sanctuaires en cause et nous assure qu'ils sont tous sur l'acropole, sur la « Φιλεταιρεία » : il s'agit d'un temple d'Asclépios tétrastyle dont la statue de culte est assise ; du *Traianeum* ; du sanctuaire, enfin, de Rome et d'Auguste.

La première nouveauté de la démonstration consiste dans la proposition d'identification du sanctuaire d'Asclépios qui ne saurait se confondre avec celui de l'*Asclépiéion* extra-urbain où la statue de culte de la divinité, due à Phyromachos, était représentée debout.

Pour F. Coarelli, le temple à l'extrémité nord de la terrasse du théâtre, reconstruit après un incendie comme temple néocorique par Caracalla, comme l'atteste l'inscription sur l'épistyle (*IvP* 299), est le temple d'Asclépios « in arce »³. On peut en effet mettre en doute l'attribution traditionnelle à Dionysos pour plusieurs raisons : l'incertitude de la restitution d'une dédicace à Dionysos Καθηγεμών⁴ sur la base de la statue de culte et la possibilité d'une lecture alternative avec une restitution Asclépios⁵ ; l'impossibilité de reconnaître Dionysos Καθηγεμών comme

3. Fronton, *Epist.*, III,10, 2.

4. Dans *Ath. Mitt.*, Bonn 1885, p. 55 sq.

5. H. VON FRITZE, *Die Münzen von Pergamon*, Berlin 1910, p. 34.

divinité ancestrale, πατρῶός, des Attalides⁶ ; l'absence de toute trace des blocs où s'affichaient les listes des τεχνίται de la divinité qui, comme l'indique *IvP* 163, du temps d'Eumène II, devaient figurer en bonne place⁷ sur les murs du temple de Dionysos.

Le caractère dynastique de la divinité se déduit de la présence du souverain σύνναος dont la statue flanquait celle d'Asclépios. Caracalla fut précédé ici par les Attalides : un indice de grande importance est donné par un fragment de portrait (partie du visage) trouvé dans le secteur et que F. Coarelli propose d'identifier à Attale III. Ce fragment pourrait en effet appartenir à la statue de culte de ce souverain et induire à une compréhension encore meilleure des inscriptions relatives à l'ἀπάντησις de ce souverain analysées par L. Robert⁸. Nous aurions un fragment de l'ἄγαλμα du roi, un fragment amovible (le masque du visage) de la statue de culte (selon une pratique bien attestée dans la statuaire hellénistique) qui changeait avec le changement des souverains.

Une difficulté cependant surgit car, si une substitution advint sous Caracalla, on peut se demander si le masque d'Attale III avait en son temps remplacé celui d'un ou plusieurs de ses prédécesseurs. On peut donc se demander, avec F. Coarelli, si l'Asclépios de la terrasse du théâtre est devenu important pour le culte dynastique seulement à partir d'Attale III ou bien avant, au moins dès Attale I.

Sur ce point les certitudes manquent ainsi que des chronologies plus fines : au moment où Eumène II introduit la statue de Phromachos dans l'Asclépiéion extra-urbain qu'en est-il du culte de la terrasse du théâtre et quelle dialectique reconstruire entre les deux Asclépiéia ? Nous ignorons aussi si l'introducteur du culte d'Asclépios à Pergame, Archias⁹, vécut au IV^e siècle¹⁰ ou plus tard sous les Attalides. La mention d'un *Attaléion* proche du théâtre dans l'inscription de Téos datée du règne d'Eumène II ne se rapporte vraisemblablement pas à Pergame et ne concerne donc pas la présence d'un culte royal en ces lieux.

Personnellement, nous croyons que la définition de la fonction originelle d'un Asclépiéion sur l'acropole devrait prendre en compte les héros κτίσται de Pergame. Aelius Aristide rapporte que la πόλις a été l'objet d'une double colonisation, celle des Arcadiens et celle des Asclépiades. L'Asclépios de l'Acropole, trônant selon le modèle de la plus antique statue de Thrasymédès à Épidaure, serait représenté ici comme le père héroïsé du γένος des Asclépiades : il serait donc peut-être en ces lieux autant « κτίστης » que « guérisseur » et protecteur de la santé. Mais les étapes par lesquelles ce modèle devint dynastiquement exploitable et exploité restent encore obscures. Ainsi, il faut sûrement faire entrer dans le dossier du temple de la terrasse les

6. Cf. en particulier, L. ROBERT, « Documents d'Asie Mineure », *BCH* 108, 1984, p. 472-496, en particulier, p. 495-496.

7. La partie conservée des murs présente encore une superficie utile à cet effet, mais aucune trace de la pose des blocs d'affichage.

8. *Op. cit. supra* n. 6 et *Id.*, « Documents d'Asie Mineure XXXIV-XXX », *BCH* 109, 1985, p. 468-481.

9. Pausanias II, 26. 8.

10. CHR. HABICHT, *Altertümer von Pergamon* VIII 3, *Die Inschriften des Asklepieions*, Berlin 1969, n° 43-52, p. 3.

éléments de l'autel originel d'ordre ionique¹¹ que F. Coarelli ne considère pas et qui portent une inscription métrique citant un artiste originaire de Chios pouvant donner un indice sur l'architecte et la chronologie du temple originel.

Ces perplexités n'entachent pas cependant la thèse de l'identification d'un Asclépiéion dans le temple de la terrasse du théâtre. Elle est corroborée (et il s'agit d'un autre point fort de la démonstration de F. Coarelli), par le fait que l'on peut identifier le temple de Dionysos Καθηγεμών avec le temple « R » sis non loin du gymnase supérieur. Le vrai contexte topographique et épigraphique de ce temple n'est pas en effet constitué par le gymnase, dont il est séparé altimétriquement, ni par les listes d'éphèbes qui y étaient affichées (comme elles l'étaient sur d'autres temples ou monuments). Le temple appartient d'abord à l'espace de la construction « H » qui en est sa dépendance sur le front postérieur. Déterminante, en effet, aux fins de l'identification, est la dédicace à Dionysos Καθηγεμών d'un autel et d'un cratère trouvée devant la construction¹². Cette dédicace peut rendre compte, en effet, de tout le dispositif interne du temple « R » qui présente une base pour la statue de culte (suffisamment longue pour y loger Dionysos [torse retrouvé] et d'autres personnages « dionysiaques ») et deux appendices accolés à cette dernière correspondant aux bases de soutènement respectivement du cratère monumental et de l'autel. L'identification du temple « R » comme temple de Dionysos Καθηγεμών a pour corollaire la plausible reconnaissance de l'édifice « H » (vaste hall avec portique antérieur) comme étant le principal lieu de réunion des τεχνῖται de Dionysos.

La thèse de F. Coarelli relance ainsi l'examen de problèmes historiques afférents pour la plupart au règne d'Attale I. Le temple de Dionysos ainsi identifié pourrait-il correspondre à celui que Vitruve attribue à Hermogénès dans une cité (qu'il ne nomme pas) de l'Asie Mineure où un temple d'ordre ionique se substitua à un autre d'ordre dorique ? Le fait d'avoir trouvé des éléments de ces deux ordres pouvant entrer dans deux phases différentes du temple avait déjà alerté les premiers fouilleurs du site sur ce problème¹³ et peut-être pourra-t-on l'aborder maintenant avec des connaissances accrues sur Hermogénès¹⁴. Pour la statue de culte et les personnages qui lui étaient associés, l'a. envisage soit Dionysos et Sémélé au milieu du thiasos, soit Dionysos et les Muses. La seconde possibilité nous paraît moins probable. Il nous semble en effet que l'on ne doit pas séparer la question de la statue de culte des informations que donne l'inscription étudiée par H. Müller¹⁵, dédicace à Attale I et au « kouros de Thyoné » d'une statue de σκιρτός (danseur dionysiaque) par Dionysodore. Cette dédicace qui met Attale sur le même plan que Dionysos est de celles qui relancent la question non seulement du patronage attalide sur les τεχνῖται mais encore de l'utilisation dynastique du culte de Dionysos Καθηγεμών. Les statues des souverains attalides figuraient-elles dans le lieu de réunion des

11. *IvP* 46 et V. Kästner, *Pergamon Panorama*, p. 95-96.

12. H. HEPDING, *Ath. Mitt.* 35, 1910 p. 461 sq., n° 43.

13. P. SCHAZMANN *Altertümer von Pergamon* VI, Berlin 1923, p. 71.

14. P. GROS, « Le dossier vitruvien d'Hermogénès », *MEFRA* 90, 1978, p. 687-703 ; W. HÖPFNER, « Hermogenes und Epigonos: Pergamon zur Zeit Attalos I » *JDAI* 112, 1997, p. 109-148.

15. H. MÜLLER, « Ein neues hellenistisches Weihepigramm aus Pergamon », *Chiron* 19, 1989, p. 499-553.

τεχνῆται, dans le temple même de Dionysos ? Sans aller jusqu'à adhérer à toutes les thèses de H. von Prott, critiquées par L. Robert, mais reprises par H. Müller, sur Dionysos Καθηγεμών grande divinité dynastique, nous croyons que la dédicace de Dionysodore invite cependant à reconsidérer le problème des liens de Dionysos avec l'idéologie dynastique. L'épigraphie fut retrouvée en réemploi comme bloc à l'intérieur d'un mur près de la « Hallenstrasse » de l'Asclépiéion extra-urbain. Mais la question de la position originelle de la statue (proche du lieu du réemploi de la base, comme on l'a proposé ?) nous semble ouverte. Dans le temple « R », les statues de culte sur la base allongée du temple R devaient représenter Dionysos et des personnages du thiasos (Ménades, σκιρτοί, σάτυροι, etc..) censés se mouvoir du cratère à l'autel pour la libation (car c'est là la « logique » de cette base). Preuve ultérieure nous en est donnée, nous semble-t-il, par les textes de Dion Cassius¹⁶ et de César¹⁷ que F. Coarelli cite fort opportunément sur les prodiges (bruits de cymbales et de tambourins) que Mithridate de Pergame, prêtre de Dionysos Καθηγεμών, provoqua à dessein pour favoriser dans la cité le parti de César. Le temple était donc censé vibrer au son des instruments du thiasos de Dionysos. L'inscription par ailleurs de Dionysodore conduit à l'hypothèse d'une possible représentation de Sémélé divinisée (Thyoné) aux côtés de Dionysos. Élément qui nous semble en accord tant avec la frise de la Gigantomachie (avec Dionysos, Thyoné et les Σάτυροι que nous avons mis en rapport avec Dionysodore) qu'avec l'un des στυλοπινάκια de Cyzique proposant l'histoire de Dionysos et de sa mère remontant des Enfers en référence à la divinisation d'Apollôn¹⁸.

La recherche sur les autres lieux dynastiques de Pergame précédant les temples néocoriques conduit à autant de résultats importants : d'abord en ce qui concerne le *Traianeum*.

L'étude conjointe des monnaies et des inscriptions permet de nouveau d'établir que le *Traianeum* a pris la suite d'un autre culte royal attalide. Les monnaies de Trajan représentent en effet cet empereur dans le *Traianeum* comme σύνναος d'un Zeus trônant. L'épithète culturelle de ce Zeus (*Jupiter Amicalis*, confrontable au Zeus φίλιος apparaissant sur les types monétaires), se déduit de l'inscription *IvP* 269 d'A. Julius Quadratus évoquant des jeux pentétériques en rapport avec le culte de l'Empereur. Les édifices que le *Traianeum* a vraisemblablement oblitérés sont un *Euménéion* et d'autres temples (voir *IvP* 240, relatif à un officier préposé à la garde des murs, des portes, « de l'*Euménéion* et des autres temples qui l'entourent dans la Φιλεταιρεία » = l'acropole). Les jeux pentétériques, de leur côté, s'identifient aux Σωτήρια et Ἡράκλεια étudiés de façon déterminante par L. Robert. F. Coarelli reprend ce dossier épigraphique en proposant des modifications à l'interprétation historique donnée alors. Il lie, en effet, la fondation des Ἡράκλεια, suite au danger couru par Pergame (évoqué dans l'épigramme citant les travaux d'Héraclès commentée par L. Robert¹⁹) à l'assaut d'Antiochos III et de son fils Séleucos peu de temps avant la bataille de Magnésie du Sipyle.

16. XLI, 6, 3.

17. *B.C.*, III, 105.

18. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, « En quel sens parler de la romanisation du culte de Dionysos en Étrurie ? », *MEFRA* 99, 1987, p. 573-594.

19. L. ROBERT, « Héraclès à Pergame et une épigramme de l'Anthologie XVI, 91 », *RPh.* 58, 1984, p. 7-18.

Dans cet épisode, décisif pour la sauvegarde de Pergame fut l'apport du contingent achéen guidé par Diophane de Mégalopolis qui vint renforcer la défense de la citadelle confiée à Attale frère d'Eumène II. Or Zeus φίλος est précisément honoré à Mégalopolis et protecteur des traités d'alliance (ce Zeus apparaît vraisemblablement aussi, ajoutons-nous, sur les statères de la ligue arcadienne). Aussi le souverain attalide de l'*Euménéion* pourrait-il alors avoir été associé au Zeus φίλος de l'alliance achéenne-arcadienne. À la même époque apparaîtrait l'interprétation mythologico-dynastique d'Augé comme première prêtresse arcadienne du temple d'Athéna Νικηφόρος de Pergame. Reste cependant un point obscur : où était le temple d'Héraclès (jamais identifié vraiment) qui justifia les jeux ? F. Coarelli propose le temple corinthien du « moyen » gymnase, que les premiers fouilleurs avaient déjà identifié comme temple d'Héraclès²⁰. Mais le temple est relativement loin du sommet de l'acropole où descend Héraclès pour sauver les siens. C'est pourquoi nous avons songé que l'endroit de l'acropole métaphoriquement désigné par l'épigramme pouvait être le Grand Autel (où Héraclès est le héros de la frise de Télèphe comme de la Gigantomachie). Mais il y aurait une alternative aussi bien à la proposition de F. Coarelli qu'à la nôtre, celle de considérer l'*Euménéion* comme proche d'un temple ou d'un monument d'Héraclès tous oblitérés ensuite par la construction du *Traianeum*.

Le temple de Rome et d'Auguste, première néocorie de Pergame et modèle de toutes les institutions successives du même ordre dans la province d'Asie n'a jamais été identifié. S'il est impensable qu'un tel édifice ait disparu sans laisser de traces, il faut conclure qu'il est sous nos yeux mais que nous n'avons pas su le reconnaître. Or les résultats convergents de l'étude des monnaies, des inscriptions, de la typologie architecturale et de la topographie permettent de suppléer à ce manque et de proposer une solution que nous jugeons neuve et importante. Les monnaies permettent d'abord d'établir une distinction entre le type de temple, de type grec et avec κρηπίδωμα où figure Auguste devant la statue de Rome (ou n'est-ce pas plutôt Tyché ?) et le temple à *podium* de type italique représenté par le *Traianeum*. À ce premier indice orientant vers un temple de type grec comme lieu du culte d'Auguste et de Rome font suite d'autres indices. Le premier est fourni par la similitude planimétrique entre le temple d'Athéna Νικηφόρος et le temple néocorique d'Artémis à Sardes. Intérieurement, le temple de Sardes présente en effet deux *cellae* accolées tête-bêche et d'orientation opposées (l'une spécialisée dans le culte impérial, l'autre affectée au culte de la divinité première titulaire des lieux). De même, le temple d'Athéna Νικηφόρος à Pergame ne doit pas s'interpréter comme un temple présentant une sorte de double opisthodomé, comme on l'a proposé, mais en considérant la similitude avec le dispositif reconnu à Sardes. Un dernier indice (et non des moindres) est fourni par les inscriptions des officiels romains honorés à Pergame : avant Auguste, se concentrant pour la plupart en proximité du Grand Autel ; à partir d'Auguste toutes dans le *temenos* d'Athéna Νικηφόρος. Déterminante en particulier est l'étude de *IvP* 497, inscription honorifique d'Otacia Faustina, prêtresse d'Athéna Νικηφόρος et de sa σύνναος, Julia, fille de Germanicus Caesar, désignée par le titre de nouvelle Νικηφόρος. Les honneurs

20. *Altertümer von Pergamon* VI, Berlin 1923, p. 40 sq.

attribués à un membre de la famille impériale fournissent la preuve définitive que le temple est bien le temple dynastique de Rome et d'Auguste. La démonstration se parachève avec l'examen de *IvP* 95 nommant Iulia Augusta (Σεβαστή), Livia adoptée par Auguste et portant le nom de sa nouvelle *gens*, inscription pour laquelle F. Coarelli suggère des intégrations nouvelles par rapport à celles de M. Fraenkel.

Le dernier temple dynastique analysé est celui d'Héra Βασίλεια, fondation d'Attale II. L'analyse se concentre ici sur une série de personnages dont l'importance politique se date entre Pompée et César. Au centre de l'intérêt porté à Héra Βασίλεια, nous trouvons Adobogiona, dont la statue de σύνναος d'Héra fournit un point de départ essentiel pour étudier un important personnage d'origine celte qui devint femme du roi du Bosphore Brogitaros. De nouveau l'étude épigraphique et historique (unie à l'étude de portrait) fournit d'utiles informations pour reconstruire la prosopographie de ces élites (dont le fameux Mithridate ami de César) et leurs liens de clientélisme avec Rome en Asie. On pourra regretter à ce point l'absence de remontée dans l'histoire attalide des cultes dynastiques d'Héra Βασίλεια. Ce n'est pas simple, en effet. Si la fondation du culte est généralement attribuée à Attale II et particulièrement en rapport avec sa femme Stratonice, c'est aussi le temple où, selon la Souda, Attale fit transporter sa mère Apollônios morte en l'absence d'Eumène II – absence pour nous liée aux circonstances de la « disparition » d'Eumène après l'attentat de Delphes²¹. On peut en déduire que dans ce temple Attale a cherché confirmation d'une légitimité dynastique avec Stratonice son épouse (comme Héra est épouse légitime de Zeus) lors d'un moment délicat de (fausse, car Eumène n'était pas mort) transition de règne. De même peut-être cette fonction de légitimation de l'épouse aux côtés du souverain éclaire-t-elle les choix d'Adobogiona et de son époux dont la δυναστεία était certainement contestée dans le royaume du Bosphore (comme le prouvera plus tard son assassinat).

LE GRAND AUTEL ET LE CULTE DES FONDATEURS

Le chapitre aborde différents problèmes. D'abord la question de la chronologie de l'autel de Pergame. Ensuite celle des antécédents du monument, notamment de la salle à abside trouvée sous ses fondations. L'interprétation de l'identité et de la fonction de cette dernière commande en partie celle d'un culte dynastique éventuellement lié à la fonction du Grand Autel.

L'a. remarque que dernièrement un certain nombre de savants²², ont proposé d'abaisser la date du monument, que H. Kähler fixait en revanche aux environs de 180, aux années du règne d'Eumène II successives à la III^e guerre de Macédoine et à la guerre galate conclue

21. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, « Il problema degli stylopinakia del tempio di Apollonis a Cizico. Alcune considerazioni » *AFLPer* 19, 1982[1984], p. 183-185.

22. P. J. CALLAGHAN, « On the date of the Great Altar of Zeus at Pergamon », *BICS* 28, 1981, p. 115-121 ; G. DE LUCA, W. RADT, *Sondagen im Fundament des Grossen Altars*, *PF* 12, Berlin 1999 ; W. RADT, *Pergamon. Geschichte und Bauten einer antiken Metropole*, Darmstadt 1999 ; FR. QUEYREL, « La datation du Grand Autel de Pergame » dans *Studi ellenistici* 16, Pise 2005, p. 201-210.

vers 165-164. Semblable conviction se fonde souvent, au plan historique, sur l'affirmation qu'Eumène peut alors se targuer de succès militaires correspondant à une période de grande prospérité pour son règne²³ et justifiant une ambitieuse politique édilitaire. Or il est facile de constater, avec F. Coarelli, que les succès sur les Galates furent alors péniblement obtenus et que Rome refusa son aide au souverain, manifestation parmi d'autres d'une disgrâce politique qui commence précisément avec la guerre macédonienne contre Persée. De telles circonstances historiques ne semblent donc pas des plus appropriées pour justifier une entreprise telle que la construction du Grand Autel. Mais sur quels arguments se fondent les thèses favorables à l'abaissement de la chronologie du monument ? De l'inscription dédicatoire (*IvP* 69) on ne peut déduire de façon sûre que les dates du règne du dédicant, Eumène (197-158).

Ce sont donc des arguments d'ordre stratigraphique qui ont récemment prévalu²⁴. Les sondages dans les fondations offriraient ainsi des éléments (tessons de céramique à reliefs) permettant une remise en cause de la chronologie haute. Or la céramique à reliefs est loin d'offrir un référent objectif aussi précis que la céramique attique du V^e siècle et on peut contester le fait qu'elle puisse fournir une datation à dix ou quinze ans près de l'autel. De plus, si le faciès des tessons trouvés sous l'autel correspond, selon G. De Luca, à celui de la « Bauphase 10 » de l'Asclépiéion (datée entre 190 et 175), une certaine latitude continue à exister à l'intérieur de cette fourchette chronologique qui n'exclut nullement une date comme celle de H. Kähler.

Fr. Queyrel a privilégié la piste monétaire, arguant du fait que les tétradrachmes d'argent d'Eumène II avec son portrait (type introduisant pour la première fois le portrait du dynaste vivant à Pergame) correspondaient au culte du souverain vivant (donc à l'*Euménéion*, dont la fonction, selon ce savant, est indissoluble de celle de l'autel). Mais la chronologie basse de ces monnaies ne peut se déduire du fait que le meilleur exemplaire fut trouvé dans le trésor de Ma' Aret En-Nu'man, contexte qui donne seulement un *terminus post quem non*²⁵.

Le dossier chronologique du Grand Autel reste donc ouvert. Plus d'un indice va cependant en faveur d'une date correspondant avec le début du règne. Et, dans cette perspective, il ne faut peut-être pas mépriser les indices stylistiques qui avaient déjà frappé H. Kähler, soit la parenté entre la sculpture de l'autel et la Victoire de Samothrace, ex-voto rhodien célébrant la victoire de Myonnesos en 190 a. C.²⁶. Or le début du règne d'Eumène (faut-il le rappeler ?) est celle des plus grands succès et de la plus grande efficacité de l'alliance romaine : contre

23. H. SCHWARZER, « Der Herrscherkult der Attaliden » dans *Pergamon Panorama*, *op. cit.* n. 1.

24. Le fait que des blocs provenant du chantier du Grand Autel aient été trouvés en réemploi dans le palais V, ne donne pas davantage à ce jour d'arguments limpides pour la date de l'autel. En effet le problème de la date du Palais V est loin d'être résolu.

25. M.-CHR. MARCELLESI, *Pergame: de la fin du V^e au début du I^{er} siècle avant J.-C. : pratiques monétaires et histoire*, Pise 2012. Sur ces monnaies nous reviendrons nous-même *infra*.

26. P. MORENO, s. v. « Pergamena (arte) » dans *Enciclopedia dell'Arte Antica* suppl. 1992-1995, Rome 1994, et voir aussi l'exposition du Louvre après l'ultime restauration de 2015.

Antiochos III, contre Prousius I et contre les Galates, avec l'engagement particulier d'Attale frère d'Eumène, enfin avec la fondation des Νικηφόρια pentétériques, fixée depuis longtemps par les épigraphistes à 181²⁷.

Beaucoup plus délicat est l'établissement du (des ?) dédicataire (s ?) et de la fonction du Grand Autel sur laquelle nous avons-nous-même présenté quelques remarques²⁸ mais aussi quelques hypothèses antérieures à partir de l'examen de la frise de Télèphe²⁹. Car le plus singulier des monuments de la dynastie n'est apparemment pas mentionné dans les documents écrits et reproduit seulement sur une monnaie tardive de Septime Sévère. Nous sommes d'accord avec F. Coarelli sur l'impossibilité de considérer l'autel comme un *Dodékathéon* et un *Euménéion* comme le proposent Fr. Queyrel et H. Schwarzer (ce serait un fait unique qu'un autel, et non un temple, fût devenu siège d'un culte dynastique).

La partie constructive du raisonnement de l'a. mérite ensuite une discussion pas à pas. Considérant le contexte topographique du monument, appartenant à l'espace compris entre l'Agora dite supérieure et le *temenos* d'Athéna Νικηφόρος, F. Coarelli reprend en partie les conclusions présentées par K. Rheidt³⁰.

De l'examen des phases édilitaires antérieures à l'autel et remontant au règne d'Attale I découle la proposition, que Radt fut le premier à émettre, selon laquelle l'autel fut construit au centre de la plus ancienne agora de Pergame. Les conséquences de cette assumption sont de la plus grande importance : 1) pour identifier le dédicataire de l'autel ; 2) pour comprendre d'autres faits en relation avec l'agora et les héros fondateurs de Pergame.

1) L'inscription réglant les cérémonies relatives à l'ἀπάντησις d'Attale III³¹ cite un autel de Ζεὺς Σωτήρ, généralement identifié³² comme la divinité du temple ionique de l'Agora supérieure. Mais rien n'est moins sûr. Rien ne s'oppose en effet à ce que « le lieu le plus en vue » de l'agora « où la statue du roi devait être érigée sur un pilier d'apparat ne soit justement la terrasse du Grand Autel où un certain nombre de consécration d'officiels sont connues. D'autres inscriptions citant un Ζεὺς Μέγιστος Σωτήρ et un Ζεὺς Μέγιστος entrent par ailleurs dans ce dossier (*IvP* 327, 328). *A contrario* le temple ionique de Zeus serait seulement un temple de Ζεὺς Ἀγοραῖος et aucun des aménagements qui lui sont afférents (autel, base pour statue, portique), ne peut correspondre en majesté aux réalités citées dans *IvP* 246 .

27. Voir en particulier M. SEGRÉ, L. ROBERT, *Hellenica. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques*, V : *L'institution des Nikephoria de Pergame*, Paris 1948 ; L. ROBERT, « Notes d'épigraphie hellénistique », *BCH* 54, 1930 ; C. P. JONES, « Diodoros Paspas and the Nikephoria of Pergamon », *Chiron* 4, 1974, p. 183-205 et *Id.*, « Diodoros Paspas revisited », *Chiron* 30, 2000, p. 1-14.

28. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, *La Gigantomachie de Pergame ou L'image du monde*, Athènes 2007.

29. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, « Examen de la frise de Télèphe » *Ostraka* 7, 1998.

30. K. RHEIDT, « Die Obere Agora: zur Entwicklung des hellenistischen Stadtzentrums von Pergamon/mit einem Beitrag von Carsten Meyer-Schlichtmann », *MDAI (I)* 42, 1992, p. 235-285.

31. *IvP* 246 = *OGIS* 332 = *IGRRP* IV 1692.

32. K. RHEIDT, *op. cit.* n. 30.

Ainsi F. Coarelli revient à ce qui fut l'idée autrefois exprimée, mais jamais reprise, de A. Conze (1884), selon laquelle l'unique dédicataire de l'autel est Ζεὺς Σωτήρ ou Ζεὺς Μέγιστος Σωτήρ.

Cette proposition, apparemment simple, est peut-être, en effet, la bonne, puisque la restitution épigraphique de M. Fraenkel qui associait Zeus et Athéna Νικηφόρος dans la dédicace de l'Autel a probablement fait long feu, malgré l'argument que pourrait constituer l'alignement calculé entre l'orientation du temple d'Athéna et celle du Grand Autel. D'ailleurs, le seul autre personnage divin (divinisé justement pour avoir participé à la Gigantomachie) qui pourrait être associé à Zeus serait Héraclès comme nous l'avons relevé³³.

2) C'est en fonction également de la situation de l'Autel sur l'emplacement de la plus ancienne agora que F. Coarelli aborde la question de l'édifice à abside trouvé sous les fondations de l'autel et dont la construction remonte au moins à Attale I. Comme on l'a depuis longtemps reconnu³⁴, la typologie de cet édifice, qui s'apparente à celle du *hiéron* de Samothrace³⁵, entraîne assez logiquement une interprétation comme *hérôon* du fondateur, Télèphe ou Pergamos. Mais l'*hérôon* de Télèphe s'identifie pour O. R. Deubner et F. Coarelli avec le tumulus trouvé le long du portique d'accès à l'Asclépiéion extra-urbain³⁶. Resterait donc Pergamos en excluant de nouveau la solution de H. Schwarzer (qui reconnaît ici un lieu de culte dynastique) pour les raisons exposées plus haut. Notons toutefois qu'un *hérôon* aussi particulier, d'un fondateur, cédant la place à un autel qui est la manifestation suprême du culte de Zeus ne vas pas de soi. Et même la comparaison avec Magnésie du Méandre (*temenos* d'Artémis Leucophryéné avec probable représentation de Leucippe le fondateur et des autres héros topiques de la πόλις dans le décor sculpté de l'autel ; présence assurée d'un culte de ce même fondateur dans l'agora en raison des inscriptions qui y furent retrouvées) n'assure pas d'un total parallélisme entre cette cité et Pergame. C'est pourquoi nous avons proposé de reconnaître dans le dispositif de l'édifice à abside (deux niches dans l'abside, effets calculés d'éclairage, conservation contre l'édifice de deux éperons rocheux qui peuvent renvoyer au culte rupestre de la Μήτηρ Θεῶν) le lieu mythique où les Cabires de Pergame³⁷ ont protégé la naissance de Zeus. Plus que d'un *hérôon*, il s'agirait donc de la monumentalisation de l'antre mythique qui cacha l'enfant et que l'autel (palais de Zeus adulte) aurait ensuite recouvert. L'érection de l'autel s'inscrirait donc dans la continuité du pouvoir de Zeus (de ses débuts chtoniens et cachés à sa manifestation suprême, ouranienne). D'ailleurs les Cabires sont les

33. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, *La Gigantomachie de Pergame...*, *op. cit.* n. 23.

34. K. STÄHLER, « Ueberlegungen zur architektonischen Gestalt des Pergamonaltars, II » dans S. ŞAHİN, E. SCHWERTHEIM, J. WAGNER, *Studien zur Religion und Kultur Kleinasiens. Festschrift F. N. Dörner*, Leyde 1978, p. 838-867.

35. H. SCHWARZER, *op. cit.* n. 23.

36. *Pergamon Panorama*, fig. 8, p. 282.

37. CIG 3538 et commentaire ad *IvP* 324 ; L. ROBERT, « Documents d'Asie Mineure », *BCH* 105, 1981, p. 359.

plus anciennes divinités de Pergame³⁸ et font l'objet d'initiations. Même la représentation des Dioscures-Cabires sur le rare tétradrachme d'argent d'Eumène précité est probablement à verser à ce dossier sur lequel nous espérons revenir.

Or F. Coarelli prend en considération notre proposition concernant les Cabires en observant qu'elle est éventuellement conciliable avec la sienne consistant à reconnaître ici un *hérôon* de Pergamos κτίστης. Mais sur le plan strictement cultuel, il faudra expliquer pourquoi et comment le culte du fondateur put être oblitéré sans précaution d'ordre religieux lors de la construction de l'autel et transféré ailleurs. Sur le plan mythologique, par ailleurs, le dossier de Pergamos en rapport avec les Attalides n'est pas parfaitement limpide. Plus que Pergame à l'époque attalide, c'est Delphes qui offrirait le plus d'éléments pertinents puisque la terrasse attalide fondée par Attale I³⁹ a englobé sciemment un lieu de culte antérieur de Néoptolème, sûrement considéré, lors de cette opération, comme le père de Pergamos, éponyme de Pergame, en polémique ouverte avec la descendance éacide revendiquée par la monarchie macédonienne. Mais si Pausanias nous assure d'un culte de Néoptolème à Delphes, le culte de Pergamos ne nous paraît pas reconnu clairement à ce jour dans une installation de la terrasse attalide. Par ailleurs, les inscriptions de Délos relatives aux héros de Teuthrania associés aux statues des fondateurs de la dynastie, Philétairos et Eumène I⁴⁰, se rattachent aux antécédents de l'arrivée de Télèphe et non à la génération suivante de Néoptolème. En tous cas, le héros Gynos des inscriptions laisse entendre la possibilité d'une fondation de Gynéion alternative de celle indiquée dans *Schol. Eclog.* VI, 72, dont la source est peut-être Euphorion⁴¹, qui attribue cette fondation à Pergamos « après un oracle ». C'est en effet une étrange κτίσις que celle attribuée à Pergamos, qui ne dérive d'aucune colonisation supposée ou réelle, comme celle des Arcadiens et des Asclépiades, mais simplement de la mise en œuvre d'une *συμμαχία*. Les types monétaires de Pergamos κτίστης, qui apparaissent seulement à partir du II^e siècle A. D. posent d'autres problèmes qui ne sont d'ailleurs pas tous résolus⁴².

Reste alors le texte de Pausanias⁴³, bien informé sur l'existence à Pergame d'un *hérôon* de Pergamos conjoint à celui d'Andromaque (F. Coarelli résout ici, selon nous, une difficulté philologique du texte transmis du Périégète) et les inscriptions de Pergame citant le héros. Il s'agit d'une dédicace portée par l'épistyle d'un monument assez important remontant à la période impériale⁴⁴ et d'un relief votif, également impérial, dédié à Pergamos par un néocore⁴⁵ d'Αθήνα Νικηφόρος.

38. Ael. Arist., *Sur l'eau de Pergame*, II, 709 Dindorf.

39. G. ROUX, « La terrasse d'Attale I à Delphes », *BCH* 76, 1952, p. 141-196 et D. LAROCHE, A. JACQUEMIN, « La terrasse d'Attale I^{er} revisitée », *BCH* 116, 1992, p. 229-258.

40. L. ROBERT, « Sur les inscriptions de Délos », *BCH suppl* 1, 1973.

41. Cf. commentaire de M. FRAENKEL, *ad IvP* 289 et L. ROBERT, *ibid.*

42. E. THRAEMER, *Pergamos*, Leipzig 1888 ; H. VON FRITZE, *Die Münzen von Pergamon*, Berlin 1910.

43. Paus. I, 11.

44. *IvP* 289.

45. Restitution de M. Fraenkel.

Ces témoignages ne nous donnent aucune indication sur l'emplacement de l'*hérôon* de Pergamos. Il est certain, comme le propose F. Coarelli, que l'« Hérôon pour le culte dynastique »⁴⁶ serait un candidat plausible pour abriter les cérémonies du culte de Pergamos, en raison de sa typologie architecturale qui le rapproche du complexe avec gymnase de l'*hérôon* de Calydon. D'autant que les arguments en faveur d'un « culte dynastique » en ces lieux sont extrêmement labiles. Mais on ne peut dater clairement les débuts de la structure et penser qu'elle commence sa vie après un éventuel « déplacement » de Pergamos précédemment sous l'autel nous paraît manquer encore d'une nécessaire possibilité de démonstration.

ATHÉNA ΝΙΚΗΦΟΡΟΣ ET LA VICTOIRE DES ATTALIDES

Cette partie du livre aborde des sujets sur lesquels la réflexion de l'a. s'exerce depuis bientôt quarante ans (depuis l'exposition « I Galli in Italia » en 1978) et dont la matrice est la prise en considération des Galates Ludovisi, copies en marbre d'un célèbre groupe de Pergame. À cette réflexion initiale l'a. n'a cessé d'adjoindre de nouveaux éléments, apportant améliorations, corrections et additions pour répondre à des objections et actualiser sa pensée jusqu'aux découvertes les plus récentes, comme celles de Manolis Corrès afférentes aux ἀναθήματα des Attalides sur l'Acropole d'Athènes. Ainsi tout en perfectionnant sa recherche originelle, comme l'atteste encore en 2014 l'exposition « La gloire des vaincus » au Musée National Romain-Palais Altemps⁴⁷, F. Coarelli offre dans ce livre la synopsis historique la plus complète et la plus riche, par les textes et les documents considérés, sur le *temenos* d'Athéna Νικηφόρος et ses monuments. La fécondité de la méthode consiste de nouveau à considérer l'histoire dans son ensemble, de Pergame attalide à Pergame romaine, de la relier à toutes les aires géographiques concernées : Athènes, Delphes mais aussi Rome, et à ne pas séparer les renseignements d'ordre archéologique des textes et des inscriptions.

Apparaissent avec plus de relief, alors, tant la structure que les finalités du projet architectural du sanctuaire d'Athéna Νικηφόρος.

Et d'abord ce projet, auquel Eumène a sans doute apposé le sceau final avec la construction des propylées et l'achèvement des portiques, remonte à Attale I et, entre autres raisons, parce que les deux ἀναθήματα les plus prestigieux d'Attale I (le « Rundmonument » du centre de la place et le « βήθρον rectangulaire » du côté sud) dessinent déjà l'espace dès cette époque. Même le projet de la bibliothèque commence vraisemblablement avant Eumène II. L'hypothèse trouvera ici des contradicteurs⁴⁸ même si elle a pour elle de considérer que la politique de repérage et de collection des manuscrits conduite par les Attalides (en particulier de la bibliothèque d'Aristote qui ensuite leur échappa) commence sous Eumène I et même

46. E. BOEHRINGER, F. KRAUSS, *AvP IX*, 1937 ; H. SCHWARZER, *op. cit.* n. 23.

47. *La gloria dei vinti. Pergamo, Atene, Roma.*

48. En dernier S. BREHME, « Die Bibliothek von Pergamon » dans *Pergamon Panorama*, *op. cit.* n. 1, p. 194-197.

si elle décrypte dans la visite d'Attale I à Athènes en 200 a. C. la raison probable du choix philo-athénien fait par les souverains de mettre une copie de l'Athéna Parthénos de Phidias dans la salle du catalogue de la bibliothèque.

Mais c'est d'abord le sanctuaire d'Athéna Νικηφόρος comme écrin des victoires attalides qui intéresse ici le raisonnement.

Les portiques pouvaient-ils contenir les trophées et les peintures représentant les batailles contre les Galates rappelées par Pausanias⁴⁹ ? F. Coarelli n'exclut pas cette hypothèse qui appelle une comparaison avec la terrasse attalide de Delphes dont les peintures restaurées en 140-139⁵⁰, figuraient sans doute sous le portique (malgré des variations dans l'interprétation des vestiges⁵¹) de l'ensemble réalisé dès 208. Le témoignage de Pausanias conduit de nouveau à conclure que les peintures avaient été apposées pour commémorer les grandes victoires d'Attale I et non plus tard (au temps de la guerre galate conclue en 166 a. C.), et qu'une partie au moins des portiques (entre en jeu aussi une inscription) était déjà en place sous le règne d'Attale I. Conclusion qui ne peut se démontrer totalement mais ne peut non plus être contredite en raison de l'absence d'éléments de datation clairs et univoques pour toutes les parties conservées des portiques. Il est certain, cependant, que les nombreux motifs empruntés aux galatomachies pergaméniennes figurant sur les urnes étrusques hellénistiques apparaissent dès la fin du III^e siècle et sont de nature à corroborer la date haute des premières peintures de Pergame traitant ce sujet⁵².

Aussi importante que la conception des portiques comme lieux d'exposition de trophées et de peintures historiques est certainement celle de la place comme expression d'un lieu optique, où se dégage un « cône de transparence »⁵³, des propylées jusqu'au Téké Bair en passant par le monument rond. F. Coarelli reprend ici en les amplifiant les conclusions de son travail de 1998 (exposition sur les Galates Ludovisi à Camerino). Elles convainquent d'autant plus que cette optique générative d'un espace qui est la traduction symbolique de la victoire attalide (dont le Teke Bair fut sans doute l'un des théâtres), nous paraît de nouveau devoir beaucoup aux recherches d'un Apollonios de Pergé sur les coniques⁵⁴. Elle trouve en tout cas aussi son application (voir *infra*) pour le groupe sculpté qui occupait le monument rond.

À ce point, F. Coarelli procède à un réexamen sur base épigraphique et archéologique de tous les ἀναθήματα attalides connus, à Athènes, à Delphes et dans le *temenos* d'Athéna Νικηφόρος, pour dégager l'aspect de chacun, leur place et les circonstances de leur érection. La bibliographie utilisée est immense et le raisonnement rappelle plus d'un débat et d'une polémique aux fins d'établir le caractère unique du monument rond.

49. Paus. I, 4, 6.

50. L. ROBERT, *BCH* 109, *op. cit.* n. 8, p. 261-264.

51. G. ROUX, *op. cit.* n. 39 ; D. LAROCHE, A. JACQUEMIN, *op. cit.* n. 39.

52. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, « Pergamo e la pittura: ipotesi e problemi » dans G. F. LA TORRE, M. TORELLI, *Pittura ellenistica in Italia e in Sicilia. Linguaggi e tradizioni : atti del Convegno di Studi*, Rome 2011.

53. C. A. DOXIADIS, *Architectural Space in ancient Greece*, Cambridge 1972.

54. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, *Pergamo e la filosofia*, Rome 2010.

Dans le *temenos* d'Athéna Νικηφόρος à Pergame, deux grands ἀναθήματα (χαριστήρια à la déesse) des victoires d'Attale I sont pourvus d'inscriptions les individualisant parfaitement. *IvP* 20, autour du monument circulaire, célèbre la victoire d'Attale I sur les Tolistoages aux sources du Caïque (241-240 a. C), et la série *IvP* 21, 24, 23, 22, 27, 28 augmentée de *IvP* (25+26+35+36) qui était disposée sur le « βάθρον rectangulaire » du côté sud de la place, composé de huit blocs en marbre. Les inscriptions conservées célèbrent six victoires : de nouveau sur les Tolistoages aux sources du Caïque ; puis à l'Aphrodisium contre Antiochos Hiéras et ses mercenaires celtes ; et encore en Phrygie du Pont, au lac Coloé en Lydie et en Carie contre le même Antiochos ; enfin contre Lysias et les stratèges d'Antiochos. Selon F. Coarelli, il est probable que deux autres victoires (une septième est sûrement connue par *IvP* 247) devaient être célébrées correspondant aux huit blocs restituables du βάθρον. L'a. amplifie ici les conclusions de R. Wenning⁵⁵ et de J. R. Marzsal⁵⁶ qui placent sur chaque base des séries de combattants à pied et à cheval correspondant aux groupes conçus par Épigonos dont la signature est conservée. Pour ces reconstructions nous croyons pour notre part qu'il faut tirer une conclusion supplémentaire de la présence de l'inscription (*IvP* 21) sur le côté court du βάθρον et sur le bloc initial de gauche. Le nom du souverain et l'inscription de grâce rendue à Athéna pour tous les succès militaires obtenus en des lieux et des temps variés nous paraît de nature à laisser supposer que le bloc initial devait aussi porter une représentation équestre d'Attale au combat. Bien que les inscriptions énumèrent, en effet, plusieurs batailles différentes, il est probable qu'Épigonos célébrait comme un continuum héroïque les prouesses du roi à la tête de la cavalerie de Pergame (importante aussi plus tard aux côtés d'Eumène à Magnésie), exécutant ainsi une *variatio* par rapport à ses prédécesseurs qui avaient célébré les exploits des ἑταῖροι d'Alexandre dans ses combats équestres. Ainsi le « βάθρον » devait célébrer Attale et ses généraux et compagnons selon une *imitatio Alexandri*.

Les groupes du grand « βάθρον » répondaient donc à une vue d'ensemble et une pensée artistique différente de celles qui présidèrent à la conception du monument rond. En tout cas il est impossible (pour des problèmes de posture, d'échelle et de visibilité) de restituer sur le « βάθρον » rectangulaire les originaux des Celtes Ludovisi. Et l'on ne peut songer non plus à Delphes comme solution de remplacement (car la base d'abord reconnue pour la disposition éventuelle d'un tel groupe est à scinder en plusieurs éléments, dont un autel).

Les caractères de l'autre grand monument attalide (l'ex-voto du mur sud de l'Acropole) confortent de nouveau la thèse de l'unicité du monument rond tout en permettant des conclusions supplémentaires sur les copies romaines de la collection Farnèse.

55. R. WENNING, *Die Galateranatheme Attalos I. Eine Untersuchung zum Bestand zur Nachwirkung pergamenischer Skulptur*, Berlin 1978.

56. J. R. MARZSAL, « Ubiquitous Barbarians: Representations of the Gauls at Pergamon and Elsewhere » dans N. T. DE GRUMMOND, B. S. RIDGWAY, *From Pergamon to Sperlonga: sculpture and context*, Berkeley 2000, p. 191-234.

F. Coarelli se range à la démonstration de Manolis Corrès et dialogue avec les thèses de A. Stewart⁵⁷ nées dans le sillage de cette découverte. Ainsi il est clair que le « petit *anathèma* » de l'Acropole (aux 2/3 du vrai) est dû à une commande d'Attale I et qu'il fut sans doute érigé peu de temps après le sac de l'Attique par Philippe V en 200 et le moment où Attale est reçu à Athènes en sauveur et avec des honneurs divins. Les quatre groupes (gigantomachie, amazonomachie, médomachie et celtomachie) disposés sur autant de bases, flanquées de la statue d'Attale à laquelle s'ajouta ensuite celle d'Eumène, et complétés par le pilier attalide contre le Parthénon ont pour contenu idéologique la domination de l'histoire dans la continuité de la gloire d'Athènes.

F. Coarelli développe alors ses considérations sur les copies qui existèrent à Rome des galatomachies de Pergame et sur la date et l'origine de chacune d'entre elles : les têtes de Galate du Vatican et de Palazzo Massimo qui pourraient appartenir à des répliques de l'*anathèma* sur le « βάθρον » rectangulaire de Pergame (comme l'ont soutenu Marzsal et Stewart) ; ensuite les éléments de la collection Farnèse à Naples et les autres pièces qui s'y rattachent, copies de l'*anathèma* d'Athènes ; dans ce dossier on retiendra, avec F. Coarelli et contre d'autres propositions de Stewart, que les copies Farnèse ont une date sévérienne (parce que proches stylistiquement du sarcophage d'Amendola), hypothèse que nous avons-nous-même reprise dans une exposition à Naples sur les Gigantomachies⁵⁸. Intéressante est aussi l'hypothèse (émise après un raisonnement articulé sur les données des archives Orsini) que ces répliques pouvaient provenir de la *porticus Octaviae* refaite par Septime Sévère et Caracalla après un incendie. Et pourquoi alors, suggérons-nous, ne pas insérer ces statues dans le contexte du voyage de Caracalla à Pergame, de l'éducation de ce prince à Athènes et arriver même au problème de l'Hercule Farnèse ?

Le dernier ensemble (une tête de Perse et une autre d'Amazone ou de Galate ?) provient du Palatin (*domus Tiberiana* et « stade »⁵⁹). Ce dernier groupe à l'échelle naturelle est revalorisé par l'a. qui y reconnaît les éléments d'une copie réalisée vraisemblablement sous Auguste d'un *anathèma* qui ne serait pas dû à Attale I, mais à Eumène II. Cette attribution est confortée par le texte de Pline et devra se confronter aux inscriptions du *temenos* d'Athéna Νικηφόρος se rapportant à des victoires d'Eumène. Ce point (les ἀναθήματα d'Eumène à Pergame : *IvP* 56, 60, 61-63) demande des développements supplémentaires qui manquent pour rendre tout à fait complète l'analyse de F. Coarelli. En particulier, nous croyons vraisemblable la suggestion de l'a. de reconnaître dans le Perse une figuration métaphorique des ennemis séleucides qui furent vaincus à Magnésie du Sipyle. Mais la métaphore pourrait avoir, en l'occurrence, un ancrage dans la réalité, s'il est vrai que la vieille ville de Magnésie du Sipyle comprenait aussi des

57. A. STEWART, *Attalos, Athens, and the Akropolis: the Pergamene « Little Barbarians » and their Roman and Renaissance legacy*, Cambridge-New York 2004.

58. Centre Jean Bérard-Musée National Archéologique de Naples 2013-2014.

59. R. WENNING, *op. cit.* n. 55, A. STEWART, *op. cit.* n. 57, M. A. TOMEL, *Museo Palatino*, Milan 1997.

familles d'origine perse tributaires des Séleucides⁶⁰. L'hypothèse, par ailleurs, selon laquelle la commande sous Auguste de cette copie palatine s'inscrit dans la suite d'un événement comme la restitution des enseignes enlevées par les Parthes est parfaitement cohérente avec ce que nous savons de l'intervention même d'Auguste à Pergame (la dédicace d'enseignes parthiques) sur le κρηπίδωμα du « Rundmonument » du *temenos* d'Athéna Νικηφόρος.

Il faut donc revenir à Pergame et au monument rond : le seul qui permette d'aborder le problème de la plus célèbre copie réalisée à Rome des ex-voto de Pergame.

Une fois établie la chronologie des inscriptions apposées sur le monument encore faut-il en comprendre la nature et les finalités. L'inscription originelle (*IvP* 20), apposée sous Attale I et relative à la victoire sur les Tolistoages aux sources du Caïque, fut associée, sous Auguste, à une seconde (*IvP* 301). L'opération ne visa pas à « déconstruire » l'ἀνάθημα originel, consacré à Athéna Νικηφόρος, mais, comme l'avait déjà vu A. Schober en étudiant les traces des tenons, à fixer des trophées et des enseignes militaires : interprétés par F. Coarelli comme les enseignes parthiques qui venaient d'être restituées à Rome. Nous sommes d'accord sur ce point avec l'a., croyant aussi avoir trace ultérieure de cette opération, dans les gemmes Blacas et Malborough qui représentent Auguste avec l'égide d'Athéna⁶¹, sûrement Athéna Νικηφόρος selon un modèle attalide⁶².

L'inscription du « Rundmonument » dédiée à un empereur romain (*IvP* 383 A) qui y fit ériger sa statue (la substituant donc à l'ἀνάθημα originel) a été visiblement martelée⁶³. Il ne s'agit donc pas d'Auguste et la *damnatio memoriae* se réfère à Néron, permettant de comprendre aussi les actions ultérieures (*IvP* 383 B-C) du peuple et des stratèges de Pergame pour remettre en ordre le monument. Nous récupérons ainsi un stade historique essentiel, l'action prédatrice de Néron à Pergame (détaillée par des textes dont on n'a pas toujours mesuré la portée : ceux de Pline, Don Cassius, Tacite). C'est donc à cet empereur que l'on doit l'enlèvement (vers 64-65) de l'ἀνάθημα originel en bronze composé de statues qui devaient se ranger, selon Pline, parmi les œuvres des sculpteurs de Pergame « ayant représenté les batailles d'Attale et d'Eumène contre les Celtes ».

Que l'ἀνάθημα originel n'ait pas été une statue isolée (par exemple celle d'Athéna selon une thèse qui a longtemps prévalu) est maintenant définitivement établi par le récent réexamen du monument par V. Kästner⁶⁴. Ce dernier a retrouvé des traces de tenons pour plusieurs statues. Celles-ci étaient disposées au sommet de la « base ronde » directement au-dessus de l'inscription d'Attale I qui formait la base d'une sorte de cône très aplati figurant le sol⁶⁵.

60. *I. Magnesia a. Sipylos* = Ihnken 1978 : n° 1 (traité de sympolitie entre Smyrne et Magnésie du Sipylos), ligne 104 et p. 121-122.

61. Voir l'exposition « Augusto » (La Rocca, commissaire), Rome, 2013, n° IV 1.6, IV 1.7.

62. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, CL. POUZADOUX éd.s., *Géants et gigantomachies entre Orient et Occident*. Actes du Colloque organisé par Centre Jean Bérard, Naples 2017.

63. R. BOHN, fig.59, *AvP* II, 1885.

64. *Pergamon Panorama*, p. 186.

65. *Pergamon Panorama*, fig. 4, p. 188.

Il est dommage de penser que les acquis du raisonnement de V. Kästner, présentées dans le *Pergamon Panorama*, n'aient pas encore conduit à une recherche mieux coordonnée entre différents savants. Elles ne pourraient que conforter, en effet, aux prix d'ultimes ajustements sur la visibilité et l'aspect du monument, les conclusions de la vision nouvelle des groupes de Pergame inaugurée il y a quarante ans par F. Coarelli.

C'est en donnant la solution, en effet, des problèmes afférents aux Celtes Ludovisi que F. Coarelli a renouvelé la question du groupe de la « base ronde » ; d'abord en affrontant le problème de la provenance et du contexte originel des statues (certainement les jardins de César près de la porte Colline) ; ensuite en établissant la date de la copie (certainement pas sous Trajan, mais, comme le démontrent les affinités stylistiques avec certains bustes de la villa des Papyri, entre la fin de la République et le début de l'Empire : nous ajoutons à ce propos que le buste de Philétaïros trouvé dans la villa des Papyri, *i.e.* du beau-père de César, Pison, n'est pas sans implications aussi pour l'histoire des rapports de César et de Pergame) ainsi que la copie du Galatée mourant de Dresde ; enfin en interprétant tous les détails techniques utiles à la compréhension du dispositif et des effets visuels prévus.

Apparaît alors tout le raffinement de la composition, le nombre des éléments prévus (le Galatée suicide avec sa femme, le Galatée mourant, et probablement aussi une femme galatée morte avec son bébé au sein), les spéculations sur les solides (pentagone, sphère, dodécaèdre) que la science du sculpteur (Épigonos) a incluses dans sa création et la signification du diagramme indiqué sur la base du Galatée mourant (la prétendue « *tabula lusoria* »). Nous n'avons que deux remarques à présenter : 1) si l'on en juge par les espaces encore libres, la base pouvait encore présenter d'autres personnages que ceux reconstruits⁶⁶ ; 2) il sera intéressant de vérifier (en s'appuyant sur la figuration du sol en forme de cône aplati, « épure » d'un sommet montagneux) si la visualité du groupe n'est pas entièrement à reconstruire selon la théorie des coniques perfectionnée par Apollonios de Pergé (dont l'optique de la place du sanctuaire d'Athéna est, comme nous l'avons rappelé, une conséquence directe).

LES PARCOURS PROCESSIONNELS ET LES CÉRÉMONIES DYNASTIQUES

À bien des égards, les réflexions formant la trame de ce chapitre sont à intégrer avec celles du chapitre I sur les néocories de Pergame et les principaux sanctuaires dynastiques. Ce qui importe ici n'est plus de fixer un certain nombre de lieux (à part, comme nous le verrons, l'emplacement du prytanée), mais de voir comment l'itinéraire des cérémonies dynastiques confirme le sens et l'identité des lieux précédemment reconnus. Cet itinéraire, du reste, vu la topographie de Pergame, emprunte un chemin de montée quasiment obligatoire de la « porte d'Eumène » jusqu'à l'acropole (Φιλεταιρεία) où il diverge selon deux axes, passant à l'Est

66. Cf. F. COARELLI, fig. 94-95.

devant le Grand Autel et se dirigeant vers le quartier des palais ; rejoignant à l'Ouest, selon une ligne droite qui se détermine à partir de « l'Oberemarkt », la terrasse du théâtre où il se termine au temple précédemment reconnu comme celui d'Asclépios.

L'a. reprend l'examen de *IvP* 246⁶⁷ relative à l'ἀπάντησις d'Attale III, soit aux cérémonies d'accueil et aux honneurs décernés au souverain après des succès militaires. Tout en reconnaissant l'immense apport de L. Robert sur la question⁶⁸, F. Coarelli critique certaines implications de la thèse de ce savant en matière de topographie. Il relève en particulier ce qui semble une contradiction : en effet si la *pompè* qui se forme pour accompagner le roi du Prytanée au temple d'Asclépios (l.15-16), se dirige du prytanée, supposé situé sur l'agora supérieure, vers l'Asclépiéion extra-urbain, le roi effectuerait un singulier mouvement non point d'entrée dans la ville (εἰς πόλιν, εἰς Πέργαμον) mais de sortie ! En fait, l'examen de ce point est fondamental pour conclure à l'existence de l'Asclépiéion de la terrasse du théâtre (voir *supra*). Il conduit aussi à une révision des conclusions concernant l'identification du prytanée.

Pour ce faire, l'a. utilise l'étude de S. G. Miller⁶⁹ qui a reconnu la typologie et la disposition urbanistique de ces édifices (semblables à des maisons, avec foyer, ἑστιατόριον et προστάς) pour démontrer que le prytanée de Pergame ne pouvait se situer que sur l'agora inférieure (de fait proche de l'entrée de la ville) et propose de reconnaître l'édifice dans la « Haus I » de W. Radt, dont on peut restituer l'ample superficie, les aménagements d'apparat et la conformité aux modèles reconnus de prytanées (comme à Priène). Une vérification de l'hypothèse proposée est fournie par l'examen des honneurs et des cérémonies dévolues à Diodoros Paspáros (en particulier le décret V⁷⁰). On sait que le dossier épigraphique relatif à ce personnage est riche⁷¹ et important à plus d'un titre, notamment pour fixer la chronologie des Νικηφόρια et mieux poser la question, afférente, du γυμνάσιον πανηγυρικόν : cf. décret VI [Kienast]. Or l'étude du décret V montre à l'évidence que les honneurs décernés à Diodoros Paspáros (entre 75 et 69 a.C.) sont comme le calque de ceux que reçut Attale III, laissant apparaître certaines constantes du parcours processional déjà individualisées pour le souverain, soit la progression de l'édifice civique inférieur (prytanée) au temple supérieur dans la Φιλευταιρεία, en l'occurrence le *Diodôréion*.

67. OGIS 332 ; IGRRP IV. 1692.

68. L. ROBERT, *BCH* 108, *op. cit.* n. 6 et *BCH* 109, *op. cit.* n. 8.

69. *The Prytaneion. Its function and architectural Form*, Berkeley 1978.

70. Voir D. KIENAST, *RE* suppl. 12, s.v. « Diodoros Paspáros ».

71. L. ROBERT, « Recherches épigraphiques », *REA* 62, 1960, p. 276-361 et *Id.*, « Théophraste de Mytilène à Constantinople », *CRAI*, 1969, p. 42-64 ; PH. GAUTHIER, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs (IV^e-I^{er} siècle avant J.-C.)*. Contribution à l'histoire des institutions, Paris 1985 ; C. P. JONES, *art. cit.* n. 23 ; V. CHANKOWSKI, « Le compte des hiéropes de 174 et l'administration du sanctuaire d'Apollon à la fin de l'Indépendance délienne », *BCH* 122, 1998, p. 213-238.

À ce point, le raisonnement de l'a. aborde plusieurs questions archéologiques, historiques et d'histoire de l'art, à travers une critique serrée des positions exprimées par W. Radt, M. N. Filgis et G. Hübner dans leur étude de 1986⁷². La chronologie de l'édifice (sur laquelle plusieurs opinions contradictoires se sont fait jour) est fixée dans le second quart du I^{er} s. av. J.-C. La décoration de la salle (où apparaissent *pila* de l'armée romaine et armes de type grec est un témoignage des sympathies revendiquées du personnage pour l'alliance avec Rome et de son hostilité à la domination du roi Mithridate sur Pergame (Diodore est sûrement *cliens* de Sylla) ; l'agencement architectural et le style des reliefs ornant la salle à abside (clairement l'*hérôon*, le *diodôréion*) ne nous reporte pas à l'époque julio-claudienne (comme avait déjà argumenté P. Gros) ; de même le portrait étudié par G. Hübner ne se date pas de la seconde moitié du I^{er} siècle mais se range dans la série de l'hellénisme tardif représentée aussi à Délos : et il s'agit bien du portrait de Diodore ; enfin, la salle à cavea et gradins adjacente à celle de l'*hérôon* ne doit pas être comprise comme un auditorium-odéon (une impossibilité déjà mise en lumière par P. Gros⁷³). F. Coarelli propose d'y voir le lieu de réunion de la tribu Πασπαρηίς (créée justement en l'honneur de Diodore), située sur la « πλατεία τῶν Πασπαρειτῶν »⁷⁴. Cette proposition nous paraît fondée et innovatrice ; de même l'examen de l'un des bienfaits qui avaient valu à Diodore d'être considéré comme un second héros κτίστης de Pergame (décret 6 d) : soit la reconstruction du gymnase des νέοι. La compréhension du contexte historique de cette reconstruction surgit avec grande clarté de l'examen des textes, permettant de conclure que la destruction du gymnase est due à Fimbria et d'établir en outre que ce personnage s'empara de la citadelle de Pergame avant d'être neutralisé par les cohortes de Sylla. Fimbria se suicida « dans le temple d'Asclépios »⁷⁵, après s'être dirigé vers les parties hautes de la cité (il s'agit clairement encore de nouveau de l'Asclépiéion *intra muros*).

Une dernière confirmation du schéma processionnel dessiné par F. Coarelli provient de l'analyse des honneurs attribués au roi Mithridate VI lors de sa brève domination de Pergame. Cette partie conclusive du chapitre ne peut s'étudier cependant sans un retour sur la fonction du complexe (terrasse du temple-théâtre), sur la question du γυμνάσιον πανηγυρικόν, et sur celle même du rôle du temple d'Athéna Νικηφόρος dans les cérémonies dynastiques. Cette lecture à rebours, qui crée quelques difficultés, tient ici à la méthode de composition de l'auteur qui procède tantôt analytiquement, tantôt synthétiquement (au risque parfois de se répéter). Mais la portée du raisonnement est certainement fondamentale, parce qu'elle ne vise à rien de moins que d'établir le rapport entre les lieux dévolus aux cérémonies dynastiques et les lieux où se déroulaient les principaux jeux de Pergame, à commencer par les Νικηφόρια panhelléniques.

L'un des décrets en l'honneur de Diodoros Paspasos prévoyait qu'il fût couronné solennellement dans le théâtre. Quelque temps auparavant, une cérémonie analogue avait été conçue pour le roi Mithridate (une *Nikè* descendue du haut de la *cavea* devait le couronner

72. AvP XV 1.

73. P. GROS, *Gnomon* 60, 1988.

74. OGIS 491.

75. App., *Mithr.*, 60.

sur son siège de proédrrie et l'investir de la protection d'Athéna Νικηφόρος (dont le *temenos* domine le théâtre). Cette cérémonie est aussi impliquée dans le décret d'ἀπάντησις d'Attale III et devrait remonter à d'autres souverains attalides. Aussi faut-il procéder, en suivant l'a., à une sorte de comparaison-extrapolation à partir du cas d'Alexandrie. Ainsi le couronnement de Mithridate n'apparaît pas isolé si on en compare les intentions et le dispositif urbanistique à ceux de la procession de Ptolémée Philadelphie (intégrée avec ce que nous savons des manifestations en l'honneur d'Antoine et Cléopâtre ou, avant eux, de Metellus en Espagne). À Alexandrie aussi la procession avait lieu dans le stade et se concluait dans le théâtre par le couronnement du roi.

Or, pour Pergame, il faut, dans cette logique, d'abord identifier le stade, ensuite remonter dans le temps au-delà d'Attale III. L'identification du stade recouvre en effet la question de l'identification du γυμνάσιον πανηγυρικόν. L'a. s'appuie d'abord sur les conclusions de J. Delorme⁷⁶ pour critiquer l'interprétation précédemment donnée des trois terrasses des gymnases (supérieure, moyenne et inférieure) correspondant, selon l'hypothèse généralement retenue (voir en dernier *Pergamon Panorama*) à des complexes destinés à autant de catégories d'âge (παῖδες, ἔφηβοι, νέοι), pour démontrer qu'un seul gymnase existait dans ce secteur de la ville : le gymnase dit supérieur appelé « des νέοι ». Par ailleurs, la restitution de M. Fraenkel sur *IvP 273* établissant une équivalence entre le gymnase des νέοι et le gymnase panégyrique est elle-même critiquable à la lecture du décret⁷⁷, qui semble considérer comme deux réalités différentes le gymnase des Panégyries⁷⁸ et le gymnase des νέοι⁷⁹. Enfin J. Delorme nie (et après lui F. Coarelli) que dans l'espace du « gymnase supérieur » le petit théâtre (conçu pour environ mille spectateurs) ait pu contenir la foule des officiels et des participants aux grandes panégyries festives panhelléniques. Il faut donc penser que seul le théâtre de Pergame était apte à contenir le public de telles fêtes. À ce point, il faut revenir à un ancien article de D. G. Romano⁸⁰ qui, en dépit d'une trop rapide critique de W. Radt, démontre que la « terrasse du théâtre » est en réalité un stade, par ses dimensions et ses aménagements (portiques, ξυστός). Ce stade ne fait qu'un avec le théâtre et mérite seul le nom de πανηγυρικόν, en relation avec les πανήγυρες de Pergame (Νικηφόρια pentétériques, Σωτήρια, Ἡράκλεια, etc).

Cette thèse peut, selon nous, s'appuyer sur indice supplémentaire relatif à la glorification d'Eumène sous l'égide d'Athéna Νικηφόρος. Il s'agit d'une gemme signée d'Athénion exposée naguère au Musée de Berlin et que nous avons réexaminée lors d'un récent congrès⁸¹. Elle représente le roi en habit militaire ceint de la couronne et conduit par Athéna Νικηφόρος sur un bige. La représentation nous paraît la traduction symbolique de l'inauguration des premiers

76. Gymnasion. *Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce (des origines à l'empire romain)*, Paris 1960.

77. *MDAI* 29, 1904, p. 152, n. 1, voir aussi H. MÜLLER, *op. cit.* n. 15.

78. I. 3-5.

79. I. 17-18.

80. D. G. ROMANO, « The stadium of Eumenes II at Pergamon », *AJA* 86, 1982, p. 586-589.

81. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, *Géants et gigantomachies entre Orient et Occident...*, *op. cit.* n. 62.

Νικηφόρια par le roi. Peut-être doit-on songer à une entrée solennelle du souverain par la porte de la « Terrasse du Temple ». Les éléments en tout cas des cérémonies dynastiques sont présents *in nuce* dans cette image (couronne du vainqueur, Niké sous le signe de la lance d'Athéna Νικηφόρος). Nous ne savons pas, en réalité, cependant, si le rituel dynastique s'est déroulé dès le début (*i.e.* dès l'institution des grands concours pentétériques), selon un cérémonial calquant en tous points celui d'Alexandrie. Nous croyons cependant que les cérémonies et jeux rituels de la *polis* ont constitué le germe à partir duquel s'est développé un cérémonial dynastique toujours plus codifié.

LES MURS, LE NIKÉPHORION ET L'ASCLÉPIÉION

Le dernier chapitre examine la question des sanctuaires extra-urbains les plus prestigieux de Pergame, le Niképhorion et l'Asclépiéion. Il est logiquement introduit par des considérations sur l'enceinte de Pergame, dont la plus grande extension reconnue est généralement attribuée à Eumène II. Mais précisément l'histoire des assauts contre Pergame et des dévastations subies par les sanctuaires extra-urbains (en 201, 190, 155, 85 a.C.) invite à réviser cette vision trop simple. En effet c'est une Pergame bien munie et bien fournie par ses arsenaux qui résiste sur son acropole à Philippe V en 201 ; c'est une ville qui lors de l'aménagement de l'agora supérieure et lors de la construction du Grand Autel n'aurait pu sans danger abattre dans ce secteur le rempart de Philétairos, si elle ne disposait de défenses déjà bien implantées à d'autres cotes altimétriques utiles à cet effet. Ces considérations rendent vraisemblable l'attribution à Attale I, probable dédicataire du livre de balistique et de poliorcétique composé par Biton, du projet et du parcours des murs que complètera Eumène. Elles rendent en tout cas peu crédible la thèse attribuant une position *extra muros* à l'agora inférieure avant Eumène II et invitent même à contrôler les données archéologiques relatives à la « Porte d'Eumène II ».

NIKÉPHORION

Le Niképhorion de Pergame est un cas de figure typique d'une erreur topographique finissant par engendrer une énigme historique sur laquelle se sont greffés plusieurs contresens. Encouragés par l'épithète d'Athéna sur l'Acropole, certains ont voulu, en effet, faire coïncider le Niképhorion avec le temple et le *temenos* de la déesse en ces lieux. Mais la lecture des textes (en particulier Polybe et Tite Live qui désignent un lieu *πρὸ τῆ πόλει* ou *circa Pergamum*) dément cette interprétation. Mais comment identifier ce lieu ? Ceux qui ont donné leur juste poids aux textes des historiens antiques ont en général été arrêtés par la difficulté de reconnaître une place adéquate *extra muros* pour un tel sanctuaire, qui devait occuper une superficie étendue, comprendre plusieurs édifices sacrés et se caractériser par un ἄλσος planté d'arbres splendides, objets de la rage de Philippe V lors de son assaut de 201 a. C.

F. Coarelli suggère une solution et en offre une démonstration à l'exhaustivité de laquelle il ne manque qu'une vérification (sans doute encore possible) sur le terrain. Pour F. Coarelli, le Niképhorion devait occuper au moins partiellement (et pour ce motif n'a pas été clairement

identifié) l'emplacement de l'Asclépiéion extra-urbain. Ce dernier a fini, dans sa version impériale romaine, par en oblitérer certaines installations ou, à tout le moins, par moduler la signification et l'importance relative des cultes préexistant en ces lieux sur le culte devenu prépondérant d'Asclépios. Important sera à cet effet de mieux déterminer l'environnement (à ce jour inconnu) du grand portique hellénistique du sanctuaire, pratiquement excentré et isolé par rapport à « l'agora » principale et centrale du culte et de ses édifices à l'époque romaine. Ce grand portique pourrait en effet se rapporter à certaines installations cultuelles ou édifices de l'originaire Niképhorion. Il est à noter par ailleurs que c'est au nord de ce portique qu'ont été individualisés les vestiges les plus anciens de la zone de l'Asclépiéion (VIII^e-VI^e s. a. C.) qui, selon les recherches effectuées, permettent de former l'hypothèse de la présence d'une divinité matronale de type anatolien en ces lieux.

Or les textes relatifs aux Niképhorion contiennent des indications précieuses sur la proximité de ce dernier tant avec l'Asclépiéion que l'Aphrodision. Et c'est l'Aphrodite de l'Aphrodision qui est ici Νικηφόρος, comme à Argos ou Smyrne. Mais Niképhorion et Asklépiéion ne sont pas seulement voisins par leur topographie, mais encore par leur histoire. Ce dernier point se déduit d'une féconde mise en parallèle des textes relatifs aux destructions du Niképhorion (en 201, par Philippe V, en 156 par Prousius II et, vraisemblablement, en 89 par Fimbria) et des résultats des recherches archéologiques à l'Asklépiéion qui dans les 18 « Bauphasen » identifiées par les fouilleurs du sanctuaire (*AvP* XI 1), individualisent deux, sinon trois, moments, parfaitement compatibles avec les dates historiques précitées, où les destructions des édifices ont été effectives et consistantes.

La démonstration de la contiguïté topographique et historique entre Asklépiéion et Niképhorion nous paraît riche de conséquences.

Et d'abord peut-être arriverons-nous à mieux à périodiser, à partir de telles prémisses, le moment où dans le Niképhorion est donnée une impulsion décisive au culte d'Asclépios. La grande victoire d'Attale I sur les Galates près de l'Aphrodision est sans doute le préalable à la pacification de la zone et au développement du Niképhorion. Il faudra réexaminer dans cet esprit le premier règlement du culte d'Asclépios dont nous avons probablement la copie (réalisée au II^e s. a. C.) avec la « *Lex sacra* von den Hallenstrassen »⁸², se demander si une action d'Attale I ne se profile pas dès cette époque (Apollon Καλλίτεκνος) dans ces lieux. Mais d'autres conséquences sont aussi impliquées pour Eumène II qui procéda à la reconstruction du Niképhorion après la dévastation de Philippe V, en replanta l'ἄλλος et installa la statue d'Asclépios de Phyromachos dans son temple. Il nous semble que ces opérations trouvent un écho, comme nous l'avons soutenu autrefois, dans la frise de Télèphe du Grand Autel⁸³ : d'abord avec la scène de la remise du bouclier à Télèphe par Augé (plaques T 16-18) dans un lieu qui n'est pas l'Acropole mais où figure un arbre, détail qui pourrait se rapporter précisément à l'ἄλλος du Niképhorion et à la divinité sans doute δεινδρῆτις, matronale et guerrière à laquelle

82. CHR. HABICHT, *op. cit.* n. 10 [= *AvP* VIII.3], p. 167-170, n° 161.

83. FR.-H. MASSA-PAIRAULT, « Examen de la frise... », *op. cit.* n. 24, p. 122-123.

succéda Aphrodite et son bois sacré dans le grand sanctuaire extra-urbain ; ensuite avec toutes les scènes ou fragments qui concernent les oracles rendus à Télèphe (ὁ τρώσας ἰάσεται) après la blessure infligée par Achille. Ces oracles d'Apollon pourraient trouver dans les scènes de la frise un cadre imaginé à dessein dans l'Asclépiéion de Pergame (Apollon Καλλίτεκνος) dont Eumène devait se considérer, après la reconstruction du Niképhorion extra-urbain au début de son règne, comme le nouveau κτίστης.

L'ASCLÉPIÉION SOUS L'EMPIRE

Les considérations de l'a. sur l'Asclépiéion, qui a fait l'objet d'une impressionnante publication tant sur le plan épigraphique⁸⁴ qu'archéologique⁸⁵ sont centrées apparemment sur deux questions seulement, celle de l'« UntereRundbau » et celle du 'Ρουφίνιον ἄλσος. Elles ont en réalité l'ambition de proposer une réflexion d'ensemble sur les plus grands architectes de Pergame impériale (Rufinius) et de donner une synthèse des fonctions du sanctuaire à l'époque d'Hadrien. La lecture des *Discours Sacrés* d'Aelius Aristides et l'interprétation des vestiges archéologiques sont conduites de pair pour parvenir à des éclairages convergents.

L'a. considère d'abord l'étage supérieur de l'« UntereRundbau » présentant un plan circulaire à multiples espaces radiants en forme de lobes. Cette planimétrie novatrice introduite à Pergame par Rufinius répond à une exigence fonctionnelle puisque ces lobes, de périmètre supérieur au ½ cercle, substituent les espaces rectangulaires des *triclinia* et servent de salles de banquets en « fers à cheval » (*stibadia*). L'« UntereRundbau » s'identifie au temple multiforme « πολυειδής »⁸⁶ cité par Aelius Aristide. Son plan caractéristique est comparable à l'installation de la Villa de Sette Sale, au « temple » de Minerva Medica et à S^e Euphémie de Constantinople. De cette reconnaissance découle une meilleure compréhension de l'accès monumental externe de l'édifice destiné à accueillir de nombreux participants dans un espace lié aussi bien au perfectionnement des protocoles sanitaires (salle inférieure) qu'à l'obéissance aux nécessités du culte impérial et des autres cérémonies religieuses de l'Asclépiéion.

Quant au 'Ρουφίνιον ἄλσος, l'expression n'est pas un simple équivalent, comme l'a théorisé H. Hepding, de l'intégralité du sanctuaire puisqu'une épigramme de l'*Anthologie Palatine*⁸⁷ le décrit comme « compris dans l'enclos d'énormes édifices ». Il faut donc lui donner le sens plein de « bois sacré » à l'intérieur de l'Asclépiéion. On voit ainsi que la dénomination « 'Ρουφίνιον ἄλσος » nous reporte au problème de son prédécesseur, le bois sacré du Niképhorion, et engage à mieux préciser l'emplacement et l'aspect de l'ἄλσος à l'époque impériale. Ici l'a. procède davantage par propositions que par démonstrations, suggérant que l'espace au sud du portique hellénistique (apparemment vide de monuments) coïncide avec l'emplacement

84. CHR. HABICHT, *op. cit.* n. 10 [=AvP VIII.3].

85. O. ZIEGENHAUS, G. DE LUCA, *AvP* XI 1, 1968.

86. A. J. FESTUGIÈRE, « Sur les Discours Sacrés d'Aelius Aristide », *REG* 82, 1969, p. 117-153.

87. IX, 656, 13 sq.

du ῥουφίνιον ἄλλος, dont la fonction à l'époque impériale recouvrirait celle d'un « jardin des plantes » en relation avec la pratique médicale et l'enseignement des connaissances botaniques (la « salle 17 » étant proposée comme auditorium affecté à cet enseignement).

Les considérations de l'a. se concluent par un réexamen du temple de Zeus Asclépios que Galien attribue aussi à Rufinius. Ici l'a. n'a pas de peine à démontrer que ce monument, depuis longtemps reconnu comme un calque du panthéon, en est un. Polémiquant avec A. Ziolkowski⁸⁸ qui a jeté des doutes peu fondés sur la structure et la fonction du Panthéon romain, destiné au culte de l'empereur au milieu des douze dieux (comme le témoigne la fonction des niches et du plan circulaire), l'a. démontre que le temple de Zeus Asclépios est aussi le temple réservé au culte d'Hadrien (probable σύνναος du dieu dans la niche centrale).

Ainsi s'achève la démonstration « circulaire » sur les Asclépiéia de Pergame, attribuant à Hadrien la promotion de l'Asclépiéion extra-urbain dans l'orbe impériale et dynastique.

Dans le livre dont nous venons de rendre compte, Filippo Coarelli met au service de Pergame son immense connaissance des lieux, des sites et de l'histoire.

88. A. ZIOLKOWSKY, « Prolegomena to any future metaphysics on Agrippa's Pantheon » dans A. LEONE, D. PALOMBI, S. WALKER édés, *Res bene gestae: ricerche di storia urbana su Roma antica in onore di Eva Margareta Steinby*, Rome 2007, p. 465-476.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES
TOME 120, 2018 N°1

SOMMAIRE

ARTICLES :

Milagros NAVARRO CABALLERO, María del Rosario HERNANDO SOBRINO, <i>À l'ombre de Mommsen : retour sur la donation alimentaire de Fabia H[---]la</i>	3
Michele BELLOMO, <i>La (pro)dittatura di Quinto Fabio Massimo (217 a.C.): a proposito di alcune ipotesi recenti</i>	37
Massimo BLASI, <i>La consecratio manquée de L. Cornelius Sulla Felix</i>	57
Sophie HULOT, <i>César génocidaire ? Le massacre des Usipètes et des Tenctères (55 av. J.-C.)</i> ...	73
Lee FRATANTUONO, <i>The Wolf in Virgil</i>	101
Gabrielle FRIJA, <i>Les notables de Stratonicee de Carie à l'époque antonine : hétérogénéité juridique, homogénéité sociale</i>	121

QUESTIONS ET PERSPECTIVES

Claude AZIZA, <i>L'Antiquité au cinéma</i>	141
--	-----

LECTURES CRITIQUES

Philippe ROUSSEAU, <i>Un parcours audacieux : Hésiode de l'Enûma elish au Paradis perdu</i>	149
Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT, <i>Des Attalides à Rome. Perspectives sur Pergame</i>	163
Comptes rendus.....	187
Notes de lectures	323
Liste des ouvrages reçus	327

